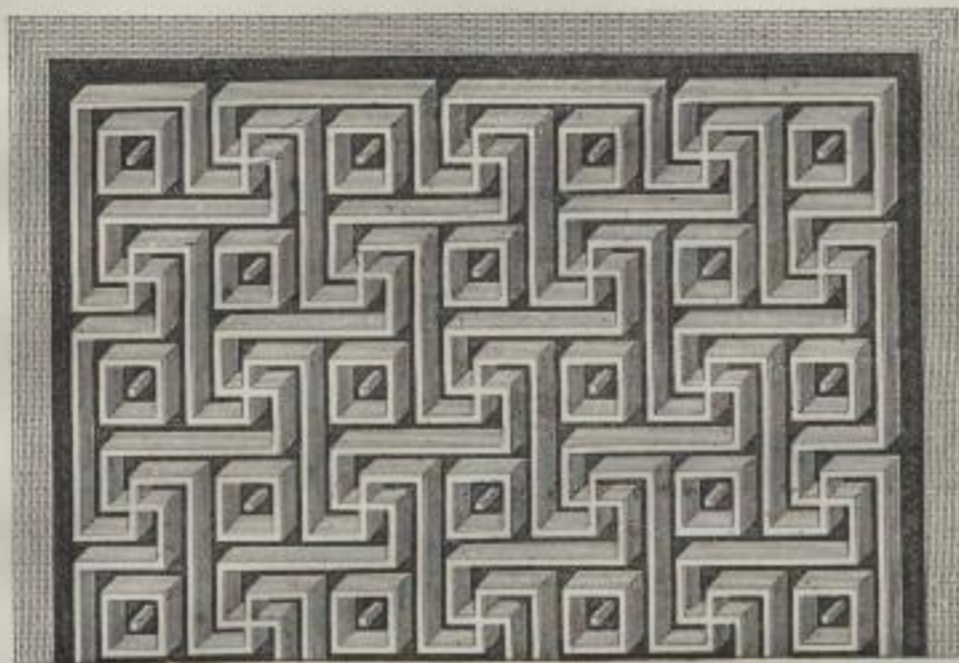


d'en orner le parvis de leurs cours et de leurs chambres basses; ils en décoraient les lambris, les voûtes et les plafonds. Il semble même, à entendre Pline, que cette dernière application prévalut sur l'autre, que les mosaïques furent décidément trouvées trop belles pour être foulées aux pieds plus longtemps, et qu'on voulut en jouir en guise de tableaux.

Ici M. Jeanron montre que les cailloux, les pierres, les marbres naturels ou colorés, les pâtes et les terres cuites, les fragments de pots, les coquillages ne suffisant plus pour lutter avec les couleurs que la peinture emploie, surtout dans un temps où les peintres, amorcés par un fol amour de l'éclat et de la richesse, demandaient au minium, au pourpre, à l'azur, à l'or et à l'argent leurs perfides prestiges et leurs oppositions criardes, la mosaïque demanda de nouvelles ressources aux différentes pierres précieuses, aux agates, aux jaspes, aux cornalines, aux sardoines, aux émeraudes, aux turquoises, aux lapis-lazuli, enfin à toutes les richesses de la palette des émaux, pour reproduire tous les jeux auxquels se livre le peintre avec sa verve et ses sept ou huit couleurs principales.

Cet aperçu était faux, continue M. Jeanron; quand bien même le mosaïste eût eu beaucoup plus de nuances à son service, et le peintre quelques couleurs de moins, la partie n'eût point été égale encore. Mais les siècles de décadence, où la mosaïque vit ses



Mosaïque.
Extrait d'Herulanum et Pompéi, par Roux et Barré. — Paris, Firmin-Didot.

plus grands progrès s'accomplir, expliquent très-bien ses prétentions et ses triomphes. Dans les derniers temps de l'empire, les exigences du luxe rétrécissaient tous les jours le domaine de l'art, et la poursuite d'un faux éclat enlèvrant les artistes. La peinture



Frise gréco-romaine.

n'était plus guère qu'un ambitieux échantillonnage où les tons les plus crus se mariaient aux formes les plus pauvres. La mosaïque, plus dispendieuse, plus reluisante à l'œil, plus douce au toucher, devait inmanquablement détrôner sa rivale; ainsi aucune idée d'un ordre un peu élevé ne motiva cette triste révolution. La mosaïque, retenue par la nature de son travail, soumise au remaniement le plus ingrat, contrainte à ne pas aborder immédiatement son idée, obligée de se traîner dans les lenteurs préalables du calque et les ennuis permanents de la découpe, oublia bientôt tout ce que la peinture avait pu lui apprendre et devint un pur métier. Les ouvriers mosaïstes, en effet, se dispensèrent bientôt de dessiner eux-mêmes les motifs qu'ils se proposaient d'exécuter avec leurs émaux; ils se repassaient, comme un fonds industriel, les cartons et les poncis dont ils avaient besoin. Or, quand on pense que, malgré la déplorable dégénérescence de ses seules parties vraiment artistiques, la mosaïque n'avait pas moins dépossédé la peinture de ses plus belles et de ses plus capitales entreprises, on comprend combien la décadence de tous les arts du dessin dut être plus prompte.